



**PETER
GUTTRIDGE**

**ABANDONNÉS
DE DIEU**

**ROUERGUE
noir**

Présentation

Pour venir à bout de l'énigme du crime des malles, irrésolu depuis 1934, Robert Watts, l'ancien chef de la police de Brighton tombé en disgrâce, est déterminé à sonder le passé de son père, l'écrivain Victor Tempest. Mais pour identifier l'assassin de la jeune inconnue dont le corps démembré a été retrouvé disséminé dans des valises, il devra remonter jusqu'aux horreurs de la Grande Guerre et aux foules fascistes du Royaume Uni des années 1930. Alors que la chronique de sang qui en-deuille Brighton depuis des décennies approche de son terme et qu'autour de lui des hommes n'ayant plus la force de rire vengent les derniers morts, Watts découvre les plus profonds secrets de son père, cet homme qui jusqu'à la fin sera resté un inconnu. Dans ce roman hanté par les séquelles des conflits qui ont ravagé l'Europe tout au long du vingtième siècle, où les soldats revenus des lignes de front deviennent les hommes de main des mafias, Peter Guttridge nous confronte à cette question lancinante : à quoi bon s'armer contre autrui si le pire ennemi n'est autre que soi-même ?

Peter Guttridge

Peter Guttridge a été pendant dix ans le critique de littérature policière le plus en vue du Royaume-Uni grâce à la chronique qu'il tenait dans le journal *The Observer*. *Promenade du crime* et *Le Dernier Roi de Brighton*, les deux premiers opus de sa trilogie de Brighton, ont paru chez le même éditeur.

Du même auteur, chez le même éditeur

Promenade du crime, 2011

Le Dernier Roi de Brighton, 2012

Ouvrage publié sous la direction de Jean-René Dastugue

© Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Marcel Cerf/BHVP/Roger-Viollet

Titre original : *The Thing Itself* © Peter Guttridge

© Éditions du Rouergue, 2014 pour la traduction française

ISBN : 978-2-8126-0732-5

www.lerouergue.com

Peter Guttridge

ABANDONNÉS
DE DIEU

roman

Traduit de l'anglais par Jean-René Dastugue

ROUERGUE
noir

Au regretté et formidable Geoff Wyatt (1951–2011)

*« Si seulement il avait pu inspirer plus d'air.
Si seulement la route avait été moins raide.
Si seulement il avait pu regagner son foyer. »*

Ivo Andrić, *Le Pont sur la Drina*.

*« À Brighton, à Brighton,
Où l'on fait de drôles de choses,
Et où l'on dit de drôles de choses,
À Brighton, à Brighton,
Je n'y remettrai plus jamais les pieds. »*

Chanson de music-hall, 1934.

PROLOGUE

Juin, 1934

Quand elle revint à la maison, j'étais assis dans un coin de la pièce, vêtu de mon costume. *City of Dreadful Night* posé sur les cuisses. Mon père, un homme maussade, m'avait offert ce sombre poème victorien pour mon douzième anniversaire. Les becs de gaz étaient allumés et celui qui se trouvait derrière mon crâne projetait mon ombre, exagérément allongée, au travers de la pièce.

« Tu m'as fait peur », dit-elle avec un sourire crispé. « Je ne pensais pas te voir aujourd'hui. »

J'avais les jambes croisées, la gauche posée sur la droite, et mon pantalon, légèrement relevé pour éviter les poches aux genoux, laissait apparaître, entre le revers et le haut de la chaussette, une bande de chair imberbe et grassouillette.

« Où es-tu allée ? », demandai-je.

« À Hove, chez ce docteur dont on a entendu parler. C'est prévu pour la semaine prochaine. »

Je savais que mon tempérament l’effrayait. Elle évitait de me regarder en face, fixant la bande étroite de chair nue de ma jambe. Je me levai et avançai vers elle.

J’avais l’impression d’être dans une cathédrale, ou dans un de ces vastes bâtiments où le silence bourdonne. Un murmure étrange battait mes tympans. Je compris que ce grondement étouffé résonnait dans ma tête et non à l’extérieur de mon corps. Mon sang circulait par à-coups violents. Je posai un doigt sur l’intérieur de mon poignet pour vérifier mon pouls. Mon cœur battait rapidement, mais moins que je ne l’aurais cru.

Je regardai autour de moi. Tout était bien rangé, chaque chose à sa place. J’inspectai mon costume et découvris une tache sombre sur mon gilet. Je la frottai avec un mouchoir sorti de ma poche. Un petit nuage rose apparut sur le tissu blanc mais la tache ne broncha pas.

Il fallait que je calme le raffut dans mes oreilles. Je m’avançai vers la radio et la mis en marche. L’ampoule commença à rougeoyer. Le volume de la musique augmenta progressivement et je reconnus *In a Monastery Garden* de Ketèlbey.

Je ramassai le paquet de Rothmans posé sur la table à côté du canapé. Je fumai deux cigarettes en écoutant la musique et détaillai la pièce en évitant de la regarder. Elle était allongée sur le sol, face contre terre, une auréole de sang s’étalait lentement autour de son crâne.

J’aurais dû éprouver du remords. Je le savais. Mais mes émotions étaient mortes longtemps avant, dans les Flandres. Et le cadavre étalé sur le tapis n’était pas celui de la femme que j’avais désirée et aimée, à ma manière.

Dès le début de notre relation, j’en avais établi les règles. Ce n’était que pour le plaisir. Jamais je ne quitterais mon épouse.

Bien sûr, il m'arrivait de dire des choses. Celles que les femmes aiment entendre. Mais elle savait – elle devait savoir – que ce n'étaient que des conversations sur l'oreiller, sans importance.

J'étais devenu fou d'elle. Au lit, elle ne refusait rien. Des trucs auxquels ma femme n'aurait même pas songé. Des choses sales. J'étais parfois choqué par certaines de ses envies – elle pouvait être grossière, employer des phrases que je n'avais jamais entendues auparavant – mais j'avais aimé ce que nous faisons, sans l'ombre d'un doute.

J'acceptais son désir d'être vus en public. Dans les meilleurs endroits, là où je n'avais jamais emmené ma femme. Une part de moi-même appréciait d'être vu avec elle – elle était aussi belle qu'une star de cinéma – tandis qu'une autre s'en inquiétait. Surtout parce qu'elle riait de manière grivoise. Elle était sans-gêne et vulgaire. En privé, je l'acceptais. En public, cela m'embarrassait.

Pour moi, la vie l'avait quittée des semaines avant que je ne la tue. « Je dois te dire quelque chose. Ça va te surprendre – comme ça m'a surpris », m'avait-elle annoncé.

Elle n'était pas au courant à mon sujet. Comment aurait-elle pu ? Aussi, quand elle me dit qu'elle était enceinte, elle perçut immédiatement le changement qui s'opéra en moi, mais elle se méprit sur la cause.

Elle sentit mon cœur se durcir, s'imagina que je m'inquiétais du scandale. Elle me promit qu'elle allait s'en débarrasser, mais je voyais bien qu'elle espérait le garder.

Ce n'était pas le scandale. Elle ne savait pas. Comment aurait-elle pu ? Un avortement n'y changerait rien.

Je me rendis dans la cuisine et décrochai son tablier derrière la porte. Je le passai, m'accroupis devant l'évier et ouvris

le placard situé en-dessous. J'en sortis la caisse à outils et m'emparai de la petite scie.

J'allai jusqu'à la fenêtre, un goût métallique dans la bouche. Tout ce que je lui avais demandé en retour, pour l'appartement, l'argent, les repas chics, était la fidélité.

L'enfant n'était pas de moi. C'était impossible. Depuis des années, je portais comme un fardeau mon incapacité à donner un enfant à ma femme. Non pas que je ne puisse pas accomplir l'acte. Mais cela ne donnait jamais rien.

Au dehors, la vie suivait son cours, imperturbable. Rien n'avait changé dans la rue. *In a Monastery Garden* touchait à sa fin. Cela me rappela les magnifiques fresques en ruines que j'avais visitées quelques mois plus tôt dans les églises des South Downs pendant que nous séjournions à Brighton.

Je m'éloignai de la fenêtre et me plaçai au-dessus d'elle, la scie à la main. La musique cessa et le silence s'installa. Pendant un instant.

On tambourina à la porte.

Je penchai la tête sur le côté. Une pause, puis de nouveau des coups. Une voix, étouffée par le bois massif. Je tendis l'oreille en réfléchissant. Je posai la scie. Bien que mes mains soient propres, je les essuyai sur le tablier et marchai jusqu'à la porte. Je soulevai le loquet, ouvris en grand et me mis de côté.

« Pardon pour le désordre. »

Première partie

ABANDONNÉS DE DIEU

1

Vingt ans plus tôt

Août 1914. J'étais assis à l'étage, au premier rang d'un bus à impériale, qui roulait quelques mètres derrière un camion de chez Waring and Gillow. Nous aurions normalement dû nous trouver sur Oxford Street mais nous avançons cahin-caha sur une route pavée du nord de la France. Sur le bas-côté, des paysans joyeux nous lançaient des fleurs.

Derrière moi, dans les sièges étroits du bus rouge, des soldats fatigués somnolaient sur l'épaule de leur voisin. Je n'avais pas d'épaule sur laquelle dormir, et j'en aurais été incapable, malgré mon état d'épuisement.

Durant la semaine écoulée, 80 000 d'entre nous – le corps expéditionnaire britannique – avaient été mobilisés et envoyés pour combattre les Boches. Un an plus tôt, j'avais menti sur mon âge pour m'engager. Dans deux ans, d'autres feraient la même chose pour en sortir. Mais pour le moment, tout le monde était enthousiaste et confiant, désireux d'en découdre

avec ces Huns qui passaient les bébés belges au fil de leurs baïonnettes et violaient les bonnes sœurs et les infirmières de la Croix-Rouge.

J'avais été envoûté par Rudyard Kipling. Jusqu'en 1910, j'avais étudié dans un collège privé à Rottingdean, près de Brighton, avec son fils Jack. Chaque mois de mai, il se faisait gentiment houspiller lorsque nous devions apprendre et réciter *Children's Song*, un poème de son père sur nos devoirs envers l'Empire. Personnellement, j'y croyais dur comme fer.

J'appréciais Jack. Nous nous étions adressé la parole pour la première fois quand il m'avait vu lire *City of Dreadful Night* et avait pensé qu'il s'agissait du récit sur l'Inde que son père avait écrit et qui portait le même titre. Nous nous étions perdus de vue, mais j'avais entendu dire que Jack avait essayé de s'enrôler en 1914 – encouragé par son père – mais il était myope comme une chauve-souris et serait inutile sur le champ de bataille.

Non pas que j'aie moi-même une quelconque expérience du combat. J'étais un bleu. Mais j'étais, malgré tout, un soldat professionnel, un Tommy Atkins. L'armée d'amateurs de Kitchener arriva l'année suivante.

Je faisais partie du régiment Royal Sussex. Des braves types, pas tous du Sussex. Je m'étais vaguement lié d'amitié avec trois ex-tisserands venant d'un patelin dans le nord. Des cousins : Jim, Jack et Ted. Une sacrée bande. Ted et Jack étaient mariés, chacun avec deux enfants, mais ils étaient réservistes. Tous les trois estimaient que la guerre serait terminée à Noël et qu'ils rentreraient chez eux en héros, avec la promesse d'un meilleur travail.

Une nuit, une armada de bateaux, toutes sirènes hurlantes, avait quitté Southampton pour la France. Nous avons traversé

la Manche démontée sur un ferry civil, comme des vacanciers. Des vacanciers qui pouvaient envoyer quinze rafales par minute avec trois chargeurs de cinq.

Le corps expéditionnaire comptait six divisions et nous savions que nous n'étions là qu'en soutien des troupes françaises. Et, même si nous étions volontaires, nous ne nous attendions pas à nous retrouver au cœur de l'action.

Ce n'était que peu probable. Les Français avaient mobilisé un million d'hommes, mais ils ne se trouvaient pas au bon endroit. Ils risquaient d'être débordés par l'armée allemande qui avançait à travers la Belgique. Notre boulot consistait, si besoin, à jouer les bouche-trous.

À l'aube, nous remontions la Seine vers Rouen. Agglutinée sur les berges, la foule nous acclamait et agitait des drapeaux tricolores. Des embarcations à rames, remplies de gens debout en équilibre instable qui nous envoyaient des fruits, des fleurs, des caramels et des cocardes, essayaient de se maintenir à notre hauteur.

Dans les rues étroites de Rouen, nous fûmes littéralement assaillis. Les habitants étaient agglutinés aux fenêtres, les enfants couraient à côté des drapeaux qui claquaient au vent. Des femmes à demi hystériques arrachaient les boutons de nos vestes en souvenir. Presque aucun d'entre nous ne parvint à conserver l'insigne cousu sur sa casquette et beaucoup perdirent carrément leur couvre-chef.

Pour la plupart des régiments, cela se passa sans histoire. Mais le Royal Sussex arborait sur son insigne le plumet du Roussillon. Le régiment l'avait obtenu à la bataille de Québec, plus d'un siècle auparavant, quand nous avons massacré les soldats français du régiment Royal-Roussillon et arraché les plumets de leurs chapeaux.

Quelques vieillards intrigués m'interrogèrent à ce sujet et je me contentai de répondre que les Français nous l'avaient donné en récompense de notre bravoure au combat. D'autres, bêtement, leur racontèrent la vérité avec force détails sanglants. L'accueil chaleureux faillit dégénérer en émeute.

L'après-midi était étouffant et avancer sur les pavés en se faisant assaillir à chaque coin de rue n'était pas une partie de plaisir. Nos uniformes, privés de boutons, pendaient lamentablement. Finalement, nous arrivâmes dans un grand parc où nous devions bivouaquer pour la nuit.

Je retrouvai mes copains du Lancashire sous l'une des tentes à bière. Plus tôt dans la journée, je m'étais débrouillé pour récupérer des francs. Nous ne le regrettâmes pas – il y avait, devant le bureau de paiement, des files interminables de soldats venus changer leur monnaie pour se payer une pinte.

Nous nous installâmes, Jim, Jack, Ted et moi, pour manger nos rations en boîte – biscuits et « singe » – puis, Jim s'éloigna, attiré par les chants de sirènes des filles qui appelaient de l'autre côté des grilles du parc. Si certaines voulaient simplement flirter, d'autres avaient des objectifs plus professionnels. La soirée devint de plus en plus chaude.

« Pas intéressés ? », demandai-je à Jack et Ted.

« J'aime ma femme », répondit Ted.

« Et tu lui as fait une promesse ? »

Il secoua négativement la tête.

« Pas eu besoin. Ça va sans dire. »

Je bus une gorgée de bière.

« Et toi, Jack ? »

– T'as pas lu le message de Kitchener ? »

Nous éclatâmes de rire. Kitchener avait fait placer une note dans tous les paquetages :

« Accomplissez votre devoir avec bravoure, craignez Dieu, honorez le roi. » Cela disait aussi : « Lors de cette nouvelle expérience, peut-être trouverez-vous des tentations dans le vin et les femmes. Vous devez y résister et, tandis que vous traiterez les femmes avec la plus parfaite courtoisie, vous éviterez tout contact intime. »

« Et toi ? », ajouta-t-il.

« Non, il n'y a personne qui m'attend ou s'inquiète pour moi. » Je fis un geste en direction des grilles. « Mais ça, ça ne m'intéresse pas non plus.

– Tout de même, tu dois bien avoir de la famille qui pense à toi », dit Jack. « Une mère et un père.

– Ni l'un ni l'autre. » Je souris. « Je suis abandonné de Dieu. »

Ted me donna une tape dans le dos.

« Doux Jésus, mon pote, c'est rude vu l'âge que t'as. Attends de rentrer chez toi avec ta médaille de héros, les filles vont te sauter dessus. »

Le jour suivant, nous marchâmes vingt-cinq kilomètres en direction du nord. Le soir, on nous fit stationner dans des salles de classe, des salles des fêtes ou, dans mon cas, dans une grande grange qui empestait la bouse de vache. Nous étions censés passer quelques jours sur place aussi, le lendemain, nous donnâmes un coup de main pour la moisson – dans les champs, le grain était mûr et haut. Les femmes reconnaissantes nous apportaient du cidre maison par seaux entiers.

Nous nous mîmes à applaudir et à pousser des cris de joie lorsque nous vîmes, sur le chemin qui longeait le champ, une file de bus londoniens à impériale rouge vif menés par une camionnette dont le flanc arborait une réclame pour la sauce HP. Sur les bus, on apercevait des publicités pour les pièces de

théâtre du West End – le *Pygmalion* de Shaw et une comédie au Coliseum avec sir Charles Hawtrey. Cette vision me serra le cœur.

Le lendemain, quand on nous fit monter dans les bus qui devaient nous emmener au canal Mons-Condé, nous étions bien moins enthousiastes. Nous fûmes secoués, agités et brinquebalés kilomètre après kilomètre, avec une lenteur exaspérante, à travers la campagne française.

Il était difficile de se faire à l'idée de combattre aux côtés des Français et non pas contre eux. Un de mes ancêtres avait combattu et était tombé à Malplaquet. Le plumet Roussillon à ma casquette était un constant rappel de notre ancienne inimitié.

Le jeudi 20 août, après avoir résisté pendant dix-huit jours aux Allemands, l'armée belge abandonna Bruxelles et se replia à Anvers. Les Belges étaient mal entraînés et sous-équipés mais courageux – ce n'est qu'après, quand nous nous retrouvâmes face à la masse de l'armée allemande, que nous comprîmes qu'ils s'étaient battus à cent contre un.

Le 21, nous vîmes l'ennemi pour la première fois. Nous nous trouvions sur la route sinueuse de Nimy et une patrouille de soldats allemands à cheval passa au trot au sommet de la colline voisine, fiers sur leurs montures, pimpants dans leurs uniformes gris au casque poli, de longues lances pointées vers le ciel. Leur chef fumait le cigare. Cela nous fit un choc. Quelques-uns d'entre nous ouvrirent le feu.

Nous fîmes un sacré raffut mais nous étions trop loin pour les atteindre. Les cavaliers tournèrent dans un bel ensemble et disparurent derrière la colline, nous laissant seuls, les yeux rivés sur l'azur.